

- Etude SITLU -

Le travail universitaire des étudiants

L'analyse des témoignages des étudiants suivis dans le cadre de l'étude SITLU a montré leurs réactions lors de la prérentrée et des premières semaines d'orientation (ofip pub n°99 et 100). Ce troisième volet fait écho au précédent en montrant comment, globalement, l'adaptation des lycéens à la première année de licence scientifique à Lille 1 se fait sans réelles évolutions des habitudes de travail : le bachotage avant une épreuve reste largement de mise au détriment d'un travail de fond ; on continue « d'apprendre pour apprendre » en mettant l'accent sur ses capacités de restitution là où il est plus souvent demandé « d'apprendre pour comprendre » en développant ses capacités d'analyse et de transposition. De plus, sans une solide motivation (liée à un projet bien défini), l'autonomie nouvelle des étudiants amène certains d'entre eux à entrer dans la spirale négative de l'absentéisme.

Les aménagements pédagogiques adoptés en première année de licence scientifique (et au semestre 1 en particulier) facilitent grandement la transition lycée-université. Mais si le semestre 1 apparaît être « un semestre tampon » bienvenu entre le lycée et l'université, pour beaucoup d'étudiants néanmoins, il ne constitue pas le « semestre chrysalide » qui pourrait leur permettre de comprendre les attentes de leur nouvel environnement et de s'y adapter dans un délai suffisamment court pour ne pas contrarier leurs chances de réussite.

Le « cahier central » qui complète ce numéro permet de constater combien les facteurs de la réussite en première année de licence sont partagés par les étudiants et les enseignants même s'ils sont différemment pondérés. Paradoxalement, les critiques de certains des aspects de la Licence (contenus, rythmes,...) sont davantage émises par les enseignants que par les étudiants. Au delà de l'étude elle-même, les responsables rencontrés témoignent de leur doute quant aux possibilités de s'adapter à l'hétérogénéité des flux d'entrants en première année de Licence.

Martine Cassette
Directrice de l'OFIP

Eric Grivillers
Responsable de l'étude

Bref sur le doc.

Mai 2014

L'enjeu de l'étude atypique (cf. dernière page) du Suivi Individualisé de la Transition Lycée Université (SITLU) est la recherche des (micro)déterminants de la réussite en première année des profils MIMP (Mathématiques, Informatique, Mécanique, Physique), PC (Physique Chimie), SPI (Sciences Pour l'Ingénieur), PEIP (Parcours des Ecoles d'Ingénieurs Polytech) et MASS (Mathématiques Appliquées et Sciences Sociales) de la Licence Sciences et Technologies et, en particulier, de ceux qui ne sont pas accessibles par l'intermédiaire des enquêtes quantitatives.

Ce document est le troisième d'une série qui, durant l'année 2014, fournira les résultats de l'étude SITLU.

Si une présentation succincte de l'étude est faite en dernière page de ce document, la consultation du Rapport introductif de l'étude (consultable et téléchargeable sur le site Internet de l'OFIP) sera indispensable pour :

- connaître le détail du montage et de la réalisation de l'étude ;
- appréhender la population enquêtée ;
- consulter les annexes auxquelles nous nous référerons.

**A consulter et télécharger sur :
www.univ-lille1.fr/ofip**

Le travail universitaire des étudiants ...

“Je pense que globalement les enseignants disent aux étudiants qu'ils doivent apprendre leurs cours, qu'ils doivent savoir refaire les exercices de TD. Dans les feuilles de TD, il y a toujours quelques exos qu'on n'a pas le temps de faire et normalement ils doivent les faire chez eux ou en tutorat (...). Après, il ne faut pas vous étonner non plus : on ne peut pas réussir des études en se contentant d'aller en cours (...). Je leur dis qu'il faut travailler une à deux heures le soir et deux à trois heures le samedi et le dimanche. Je leur dis d'entrée... j'ai un étudiant qui m'a carrément dit : “vous travailliez tout ça quand vous étiez étudiant”. On travaillait bien plus que ça ! ça c'est vraiment le minimum”. Directeur d'études.

“La plupart des profs attendent de nous un travail beaucoup plus régulier que ce qu'on fait dans la classe”. L1 validée.

“Il [leur enfant] travaille surtout quand il a des examens à passer sinon je ne le vois pas travailler ; il est plutôt en train de faire ses jeux [sur l'ordinateur], parfois il y a un cahier sur le lit ; on était habitué avec lui à ne pas avoir trop de problèmes au niveau des cours, des études, donc on n'est pas trop derrière non plus”. Parents étudiant L1 non validée.

“Il [son enfant] a réussi son collège et son lycée sans réellement fournir d'efforts, il est loin d'être bête donc il a géré un peu comme ça. Il n'était quand même pas loin de la mention Bien au bac donc c'est que par rapport aux règles du jeu il s'en sort bien. L'ennui, et c'est ce qu'il ressent un peu aujourd'hui, c'est que c'était quand même un peu insuffisant pour le S1 (...). Il est en train de doucement changer, c'est ce que je ressens, j'ai vu, du moins je l'espère, sa quantité de travail augmenter ; par contre il passe beaucoup de temps à jouer sur Internet”. Parent étudiant L1 non validée.

“Elle [leur enfant] aurait pu ne rien faire mais je vois bien qu'elle prépare ses partiels sérieusement : elle est en train de se refaire des fiches, elle bosse sur les cours... J'ai assez confiance ; maintenant elle peut toujours déraiper (...). On ne sait pas ce qu'elle fait ou pas dans sa chambre ; de temps en temps je regarde sur Facebook pour voir si elle est connectée en même temps que moi ; une fois je lui ai envoyé un petit message “ah ! tu es sur Facebook”... elle bosse en même temps. C'est difficile à suivre un enfant qui fait ses études : elle a son ordinateur, elle a sa chambre”. Parents étudiant L1 validée.

“Il [son enfant] a du courage pour s'y remettre quand il rentre [de la fac]. Un petit peu avant qu'on prenne le repas et puis après il remonte dans sa chambre et il retravaille et il travaille aussi le week-end fréquemment ; il se détend aussi : ce n'est pas parce qu'il est dans sa chambre qu'il est toujours dans ses livres et ses sujets de devoirs, il joue aussi sur son ordinateur”. Parent étudiant L1 validée.

La publication* récente consacrée à la découverte des aspects pédagogiques de la première année de Licence scientifique à Lille 1 par les étudiants suivis dans le cadre de l'étude SITLU, nous a montré combien l'organisation pédagogique du premier semestre a été pensée pour que la transition Lycée-Université soit la plus douce possible pour les nouveaux bacheliers. Contrairement aux idées reçues, pour ces entrants en première année de Licence scientifique, l'université ce n'est pas des cours dans de grands amphis bondés, mais essentiellement des enseignements cours/TD en salle et petit comité ; pour ces étudiants, l'université ce n'est également ni un emploi du temps léger, ni un contrôle des connaissances épisodique.

Suite à ces constats et au fait que dans les matières clefs que sont les mathématiques et la physique, les premières semaines sont consacrées à des révisions approfondies des notions normalement acquises au lycée, nous avons observé que, paradoxalement, ces aménagements pédagogiques participent largement au fait que les ex-lycéens n'ont pas conscience de la “mue intellectuelle” qu'ils doivent opérer afin de réussir au mieux leur nouveau cursus : le système universitaire valorise plus la capacité d'analyse (compréhension de l'information) que la capacité à reproduire (rétention de l'information).

Les savoirs (-être et -faire) entrevus chez les étudiants face aux contenus des matières viennent prolonger le sentiment qu'**une majorité d'étudiants reproduit les comportements développés durant la scolarité antérieure** vis-à-vis de la quantité et des formes de travail à fournir pour réussir sa scolarité. Ainsi, lorsqu'on observe “en temps réel” le déroulement de l'année universitaire et du premier semestre en particulier, on constate une similitude importante entre les façons de travailler durant l'année de Terminale et les façons de travailler en première année de Licence. Mais être présent en cours, apprendre son cours, faire les exercices et, surtout, réviser à l'approche des examens (“au dernier moment” - *sic*) ce n'est pas être actif en cours, comprendre le cours, être capable de transposer ses connaissances à différents problèmes et gérer dans la continuité le flux des connaissances à assimiler.

Cela l'est d'autant moins que dans un contexte universitaire trompeur (des révisions qui n'en sont pas vraiment) et exigeant (un rythme d'avancée rapide des programmes) le fait de ne pas comprendre l'information quand elle est donnée (en cours) peut rapidement créer des difficultés si les incompréhensions ne sont pas rapidement levées : quand une notion doit être acquise pour permettre l'acquisition d'une nouvelle, toute pierre (connaissance) manquante à l'édifice (programme) le fragilise jusqu'à entraîner sa chute (abandon total ou partiel de la matière), chute d'autant plus rapide que les fondations (acquis du Secondaire) manquent de solidité.

Avertissement : pour des raisons de confidentialité, dans les extraits d'entretiens et de “journaux étudiants” les cours ne seront pas spécifiés (cours de maths et non cours de maths 11 en MIMP par exemple) ; l'évocation d'un enseignant est systématiquement au masculin (ex : “le prof” peut désigner “le” ou “la prof”). Les sources des témoignages sont indifférenciées pour les parents ou mises au masculin pour les directeurs des études.

* Cf. OFIP PUB n°100.

Le travail universitaire des étudiants ... les témoignages

“Pour résumer cette première vraie semaine de cours [i.e. semaine 3 avec cours/td et TP] je dirai que les journées sont très chargées puisqu’il y a 8h de cours à l’université mais également 1h de travail personnel le soir. Je pense que beaucoup de mes loisirs vont être supprimés au profit de l’école. J’avais prévu ce week-end de travailler environ 2h le samedi et 2 ou 3h le dimanche mais il est fort possible que cela se transforme en 4h le samedi et 4h le dimanche; Je vais quand même essayer de sortir ce samedi après-midi pour avoir un moment de détente”. L1 validée.

“Je n’organise pas mon travail personnel. Quand j’arrive chez moi, vers 19h, je regarde la télé, je trouve l’excuse que je dois me détendre. On mange en famille et vers 21h si j’ai envie de faire mes devoirs tout de suite, je fais mes devoirs (...), je fais les exercices à faire, les TP à finir (...). Pour mes devoirs, quand je commence à 21h, parfois à 21h30 j’ai fini (...). Pour réviser je prends mes cours, je surligne ce qui est important quand c’est des photocopiés, avec ça je fais des fiches encore plus réduites et je mets plein de couleurs ! (...). Le week-end je m’amuse, je fais mes devoirs le dimanche soir mais parfois je travaille toute la journée quand j’ai des DS, sinon je travaille entre 17h et 19h ou 20h. En novembre je ne travaillais presque pas j’avoue, c’est surtout avant le DS que je travaille vraiment à fond sinon je ne travaille peut être qu’une heure par jour mais pas plus ; mais s’il y a un DS je travaille je travaille, limite je ne dors pas ! (...) Le week-end ça dépendait, si j’avais un truc bien à faire, je ne travaillais pas, si je n’avais rien à faire je travaillais pour passer le temps (...). Pour préparer les DS2, pendant la dernière semaine des vacances j’ai fait des fiches et tous les jours je travaillais une matière et j’apprenais à fond (...), je passais à peu près toute mes matinées, je travaillais le matin comme ça l’après midi je pouvais faire ce que je voulais (...). Je fais des fiches avec toutes les formules, les définitions importantes du cours et après je refais des exercices, comme ça si je bloque je sais quelle propriété je ne connais pas et ce que je dois apprendre. J’essaye de refaire les exercices qu’on a faits en cours, c’est déjà pas mal”. L1 validée.

“Souvent je fais des fiches pour résumer [les cours], parce que tout le poly ça fait beaucoup, il y a beaucoup de blabla. J’essaye de faire des fiches dans toutes les matières, ça va plus vite à apprendre [que le poly]. Tous les jours je travaille un peu, soit je fais des fiches ou je relis des cours pour des interros. Je ne fais pas beaucoup d’exercices même si c’est quand je fais des exercices que je commence à comprendre la méthode et à mieux travailler. Avant le DS je refais tous les exercices, les annales, même plusieurs fois si je n’ai pas compris la méthode, alors qu’en semaine je n’ai pas le temps de me poser et de faire des exercices, j’essaye d’avancer dans mes fiches, je me dis que c’est ça de gagné pour le week-end”. L1 validée.

“Quand arrive les interros et les DS je travaille beaucoup plus que les semaines précédentes : j’ai pris une partie de mon samedi et une partie de mon dimanche, ce que je ne fais pas d’habitude, souvent ma copine était là donc il était impossible que je révise, c’est dur de tout faire (le Code, la guitare, la copine)”. L1 non validée.

“Je rentre en général vers 19h (...), je n’arrive pas vraiment à travailler le soir, je suis souvent fatigué, je travaille plus le week-end (...). Pour les révisions, le plus souvent je relis les cours et je fais des fiches quand j’ai le temps ; j’ai toujours fait des fiches. Dans mes fiches je résume mes cours, je note les notions les plus importantes (...). Je travaille un peu plus quand je vais avoir une colle ou une interro, je revois le cours, je l’applique sur des exercices que je cherche sur Internet par exemple ou je reprends des exercices qu’on a vus en cours mais sans la solution, après on vérifie”. L1 non validée

“Je dois me lever à 5h30, ça fait tout drôle, mais c’est plus le soir que j’ai du mal à tenir, quand je finis à 17h45 je rentre vers 19h ; souvent je n’ai plus le courage de me remettre au travail mais ça dépend, j’essaye de relire mes cours et je travaille plus le week-end (...). Le soir j’essaye de me motiver quand même, au début je ne travaillais pas le soir et après je me suis dit qu’il fallait que je me resaisisse un petit peu et j’ai travaillé un peu plus, le lundi et le mardi je ne travaille qu’une heure, le mercredi ça dépend ça peut aller jusqu’à deux heures, le jeudi ça dépend mais je travaille facilement une heure le matin à la BU et deux heures l’après midi, le vendredi soir je ne travaille pas, le week-end je travaille 4h ou 5h (...). Mes fiches je les fais souvent au fur et à mesure, quand j’ai fini un cours et en même temps j’essaye de retenir certains points ; je fais des recherches sur les sujets de l’année dernière aussi”. L1 non validée.

“Pour travailler je fais quasiment tout par exercice, je fais un exercice et quand je ne vais pas savoir comment le faire je vais regarder dans mon cours, parce que ça va me marquer : pour telle question il faut faire telle méthode. Je travaille souvent comme ça un peu chaque soir ; je fais une heure d’exercices minimum par soir, en fait je vais me mettre sur un exercice et si l’exercice me prend 1h30 je ne vais pas en faire un autre, alors que s’il me prend 40 minutes ou 30 minutes, je peux en faire 3 ou 4 d’affilée sans que cela me dérange. C’est pendant le week-end que je travaille le plus (...). Je fais des fiches écrites pas tout le temps mais j’en fais, j’écris un résumé simple, utile, sans blabla, juste écrire les formules qui vont m’intéresser, les deux ou trois petites explications et ce sera tout, c’est un outil pour les exercices ; je ne fais pas trop de fiches non plus parce qu’en DS je n’aurai pas ma fiche donc il faut que je sache me débrouiller sans, c’est juste pour retrouver la réponse beaucoup plus rapidement quand je fais un exercice et que je bloque.” L1 non validée.

Quand la motivation disparaît : le cas des "présents absents"

Les extraits des journaux étudiants et d'entretien ci-contre appartiennent à l'un des étudiants suivis dans le cadre de l'étude SITLU. Bachelier S inscrit en Licence à défaut de ne pouvoir entrer en "prépa", le baccalauréat obtenu suite aux épreuves orales a conclu une scolarité lycéenne menée "en mode tranquille" (*sic*). Persuadé de devoir refaire une année de Terminale utile pour valoriser son dossier scolaire, l'obtention inattendue du baccalauréat est paradoxale pour l'intéressé : elle est à la fois satisfaisante sur le moment et contraignante pour son avenir : pas accepté dans ses premiers choix APB ("Prépa" en voeu 1 et DUT informatique en voeu 2), la licence devient de *facto* la seule solution d'orientation possible.

Si l'entrée en première année de Licence scientifique a été réalisée avec de bonnes résolutions (assiduité, travail), les lacunes accumulées durant les années de lycée ont fait que les premières semaines se sont accompagnées d'un sentiment de "chute progressive" (*sic*) malgré qu'elles soient en grande partie consacrées à des "révisions".

Sans "plan B", peu contraint (trajet réduit) et boursier, cet étudiant qui, dans d'autres situations aurait pu abandonner le cursus entamé, est peu à peu devenu un étudiant "présent-absent" : présent en enseignements mais sans investissement (globalement inactif en cours et fournissant un travail de principe en dehors). Dans ce contexte, le changement de parcours réalisé au S2 sans aucune demande préalable de conseil est anecdotique et n'aura jamais constitué une alternative positive, entraînant *in fine* l'abandon des cours au milieu du second semestre.

Comme on le voit, même pour un bachelier de série S, l'entrée en première année de licence peut être un moment difficile de remise en cause et de doutes. Si nous l'avions déjà particulièrement illustré* en évoquant une situation de décrochage précoce, nous le constatons de nouveau ici.

Relativement aux débats récurrents sur les indicateurs de la réussite en Licence (notamment en première année), le cas présenté nous invite à relativiser la justesse des calculs effectués sur les "présents pédagogiques". Si l'intérêt de ces taux n'est pas à remettre en cause, il convient de les considérer pour ce qu'ils sont : des approximations pessimistes des taux de réussite lorsque ces derniers visent à connaître les taux de réussite des étudiants assidus et investis dans leurs études.

"[Semaine 4] Journée rien de plus normal, le cours de math était ennuyeux (...), le cours de physique m'a assommé (...); l'après midi (...) on avait 2h de permanence (...) j'aurais voulu réviser mais j'ai suivi mes deux amis de classe à la MDE pour me retrouver à glander au lieu de m'avancer dans le cours. La dernière "heure" (même s'il y en a deux) était plutôt lassante c'était en programmation, je voyais pas l'intérêt de faire un cours de programmation dans une salle sans pc (...), le soir, toujours la même routine : métro, [séance de] code [de la route] et dodo.

[Semaine 7] Par ma fainéantise j'ai pas eu cours : je n'ai pas réussi à me lever pour aller en 3PE, je trouve que l'on n'y apprend rien ! Ce qui fait que j'ai passé toute la journée chez moi à ne rien faire en particulier, je me suis fait quelques petites révisions en chimie, ça n'a duré qu'une heure, j'avais déjà mal commencé la semaine !

[après les DS1 du S1] Je comprenais qu'en maths ce n'était pas ça, physique il fallait que je revois toutes mes connaissances du lycée, ce qui faisait un gros boulot, chimie aussi, donc le boulot qui s'accumule, on a du mal !.. et là, après les vacances [de Toussaint] quand j'ai vu ma note en informatique, là c'est à désespérer, je me suis dit qu'au moins là j'aurais une bonne note et je me suis retrouvé en dessous de la moyenne (...). Je me demande de plus en plus si je vais rester dans la même parcours au S2 ou si je vais me réorienter (...). Je ne suis plus trop confiant sur ce que je suis en train de faire. Même en étant présent à tous les cours, en écoutant, en apprenant les leçons, les théorèmes, tout ça, je n'arrive pas à les reproduire, je n'arrive pas à les comprendre, donc je me dis qu'il y a quand même un problème, donc je me dis peut être aussi essayer de voir si je peux aller en langues l'année prochaine, comme au lycée j'étais plutôt fort en langue, mais aussi en SI, ça allait, le truc qui m'a fait venir en SESI c'est parce que c'était écrit Sciences de l'ingénieur et l'informatique, mais bon, il n'y a pas que de l'informatique (...). Pour que mon moral reparte, il faudrait que je sois sûr de ce que je veux faire, parce que cela ne m'aide vraiment pas de savoir que je suis peut-être en train d'apprendre des choses qui ne me serviront pas plus tard.

[Semaine 12] Lundi : dur dur le réveil, j'ai de plus en plus de mal à me lever pour aller en cours... les notes [du DS1] doivent y être pour beaucoup. Lundi soir j'ai joué [sur l'ordinateur], je n'ai plus du tout l'humeur à travailler, pourtant j'ai DS samedi.

[Samedi] J'ai eu le DS et ça s'est très mal passé, je me demande même pourquoi j'y suis allé.

[Semaine 14] Vendredi : pas grand chose à dire sur cette journée, je me demande parfois pourquoi je vais en cours si c'est pour ne rien faire.

[Semaine 15] Mardi : je m'aperçois que niveau motivation je suis vraiment à la ramasse !

Mercredi : j'ai raté le premier cours et il n'y en avait pas d'autre dans la journée mais je suis quand même parti à la fac pour éviter que ma mère me fasse "chier" si je restais à la maison, alors j'ai pianoté un peu de Python [i.e. langage informatique] et puis je me suis un peu informé, j'ai regardé des choses sur le net, la salle info est vraiment pratique sur ce point ! par contre elle se remplit vite (...) et petit point négatif on ne peut pas écouter de la musique depuis le pc en branchant son casque, en tout cas je n'ai pas réussi.

[Entretien après les DS2 du S1] Après les DS2 je n'étais plus motivé, mais la perspective de me réorienter dans un nouveau profil m'a quand même redonné des ailes, de nouveaux espoirs (...). J'espère faire mieux au S2, que la réorientation va marcher en tout cas... Au jour d'hui j'ai envie de faire de l'électronique, je pense encore faire une licence et si possible un Master derrière ou un BTS (...), le BTS ça serait la dernière solution". L1 non validée.

* Cf. cahier central de l'OFIP PUB n°100.

Les aides à la compréhension : déjà numériques...

“En première année, on ne leur demande pas de travail bibliographique (...), personnellement je montre toujours quelques livres qu'ils peuvent aller chercher pour travailler les cours, mais ils n'ont pas encore de biblio à faire, ils n'en feront pas tout de suite. En première année on est encore beaucoup dans le transmissif. Avec la BU qui est en travaux, ce n'est pas agréable de travailler [à la BU provisoire] ; c'est la génération sacrifiée : ils auront fini leurs études [quand le Learning center sera ouvert]”. Directeur d'études.



“Je ne suis jamais allé à la BU, je ne suis même pas inscrit ! Jusque maintenant je n'ai pas eu besoin de chercher des documents particuliers ; par la suite, comme je vais faire un doctorat, je pense qu'à un moment ou l'autre je vais en avoir l'utilité”. L1 non validée.

“Je ne suis pas inscrit à la BU [de Lille 1], je n'y vais jamais, j'aime bien être chez moi pour travailler ; je pense que la BU c'est plus pour les années d'après quand on a besoin de plus de documents ; en première année on a pas de lecture à faire chez nous”. L1 validée.

Au fil des résultats* de l'étude SITLU, on constate que nombre de représentations de “l'université” et/ou de “l'étudiant” ne sont globalement plus que des clichés pour les bacheliers qui entrent en première année de Licence scientifique (hors SVTE). L'une de ces représentations classiques associe “l'étudiant” aux livres et à son “temple académique” : la bibliothèque universitaire (BU).

Le suivi réalisé montre qu'il s'agit encore d'un cliché dans la mesure où la compréhension des enseignements et la réussite aux examens n'exigent pas un travail bibliographique ; ce dernier n'est d'ailleurs pas demandé par les enseignants qui, au plus, conseillent quelques lectures mais qui insistent surtout sur l'importance d'une présence active en cours et d'un travail personnel régulier dans la perspective de la validation de l'année.

Dès lors, on constate que, **lorsqu'une BU est fréquentée, c'est très essentiellement pour l'offre d'espaces de travail qu'elle fournit.** Si certains étudiants (dans notre étude, surtout certaines étudiantes) fréquentent beaucoup la BU, c'est avant tout pour l'espace calme et studieux qu'elle offre, loin des multiples distractions du domicile. Du fait de la transformation de l'ancienne BU de l'université de Lille 1 en “learning center” et de l'aménagement d'une BU provisoire (jusqu'en 2016), la BU la plus fréquentée est en fait celle de l'université de Lille 3, en particulier pour d'ex-lycéen(nes) de Villeneuve d'Ascq qui y avaient déjà pris quelques habitudes durant leurs années de lycée.

Si la fréquentation régulière d'une BU est souvent signe d'un niveau d'autonomie élevé et d'une capacité réelle à se mettre en responsabilité, on constate que quatre des cinq étudiants qui fréquentent régulièrement une BU ont au moins un parent enseignant.

“Je vais toujours à la BU de Lille 3 parce qu'en début d'année on a essayé d'aller à celle de Lille 1 mais il n'y a vraiment pas assez de place, c'est toujours complet alors qu'à Lille 3 c'est vraiment immense et c'est plus calme, il fait froid mais bon (...), la bibliothèque est beaucoup plus confortable [que celle de Lille 1], il n'y a vraiment pas de bruit, les gens sont calmes, c'est ouvert longtemps et c'est plus près de chez moi”. L1 validée.

“Je travaille souvent à la BU de Lille 3. Je me rends compte que chez moi j'ai beaucoup plus de mal pour travailler, sauf le dimanche où je suis bien obligée de travailler chez moi, mais sinon je préfère travailler à la BU. le mercredi après midi et le vendredi après midi c'est BU jusque 19h et après chez moi c'est tout, c'est bizarre mais me mettre à mon bureau, pfou, pas trop”. L1 validée.

“La BU c'est juste pour travailler ; j'y vais une semaine sur deux quand il y a TP, comme je ne peux pas venir plus tard [à cause des horaires des trains] je suis à la fac à 8h, je suis là 1h au chaud”. L1 validée.

“Je suis allé à la BU pour lors d'une séance de 3PE, mais je n'ai pas besoin d'y aller pour le moment. Je n'y vais pas pour travailler, je ne travaille que chez moi”. L1 non validée.

“Je vais assez rarement à la BU. Quand je finis à 17h30, la première chose à laquelle je pense c'est plutôt de rentrer chez moi”. L1 validée.

Visuel du futur Learning Center de Lille 1

Auer+Weber+Assoziierte.



* Cf. OFIP PUB n°99 et 100.

... et toujours humaines

Dans les faits une minorité des étudiants suivis dans le cadre de l'étude fréquente une BU. Deux raisons expliquent principalement ce constat : la première est le manque de disponibilité dans un emploi du temps qui présente peu de "trous" et qui oblige ceux qui veulent profiter des services des BU soit à arriver tôt, soit à rentrer tard, soit à revenir sur le campus lorsque des demi-journées sont libérées ; cette dernière option n'est quasiment jamais observée pour les étudiants qui n'habitent pas à proximité du campus villeneuvois. La seconde raison est que les étudiants préfèrent souvent travailler chez eux en étant seul que de prendre le "risque" de travailler en groupe sachant qu'à plusieurs ils ont du mal à être efficaces (bavardages).

"On ne travaille pas en groupe : on est déjà assez sur le campus, on ne peut pas rester encore sur le campus pour bosser à plusieurs, si on avait des heures de trou je pense qu'on le ferait mais là non". L1 validée.

"Je travaille essentiellement seul ; le travail en groupe c'est beau en théorie mais en pratique c'est un peu plus dur ; on s'est mis quelque fois dans une petite salle et on a travaillé en petit groupe, à 4 ou 5, on a fait des exercices au tableau, ça aide aussi, mais il faut être dans l'ambiance parce qu'on se laisse très vite distraire en groupe". L1 validée.

"Je préfère travailler seule chez moi, ça m'empêche de parler avec mes amis et puis je finis tard donc je n'ai pas envie de m'éterniser à Lille 1". L1 validée.

"Pour le dossier d'études il y avait un exercice que je n'avais pas compris, mais un garçon de ma classe est resté à la BU pour m'expliquer". L1 non validée.

"Quand mon père est rentré du travail, nous sommes allés chez ma sœur. J'en ai profité pour demander de l'aide à son copain sur un exercice d'algèbre que je ne comprenais pas et maintenant j'ai tout compris !". L1 validée.

"Mon cousin que je n'avais pas vu depuis longtemps est en deuxième année de prépa intégrée et il est très fort, alors il m'a expliqué certains exercices de maths que je n'arrivais pas à faire". L1 validée.

"Ce matin, TD de maths, jusqu'ici ça va mais j'ai quand même contacté mon prof particulier pour ne pas prendre du retard, il vient cet après-midi (...). Mon prof [particulier] m'a expliqué plein de trucs, c'était cool de comprendre un peu mieux !". L1 validée.

MOODLE
Université Lille 1
PLATEFORME PÉDAGOGIQUE



Université
Lille 1
Sciences et Technologies

"Sur Moodle on a les exercices, les annales des années précédentes, on a même le cours aussi ; en programmation on a eu un lien pour télécharger le programme qu'on utilise ; je me sers régulièrement de Moodle, surtout pour la programmation et prendre les infos. Mon adresse @univ-lille1 est directement redirigée vers ma boîte mail personnelle, on reçoit les actualités de la MDE, de la fac, les info sur les DS". L1 validée.

"Je me sers de Moodle pour les cours qu'il faut imprimer, je vais voir les messages, j'ai sorti des annales en maths mais il n'y a pas les corrigés dans toutes les matières et moi il me faut les corrigés !". L1 validée.

"Prendre le cours sur Moodle et ne pas aller en cours, c'est une erreur. Les polys de cours, c'est à double tranchant : c'est bien parce que ça résume le cours mais il n'y a pas toutes les explications qu'on donne quand on fait cours, ni les petits exemples qu'on va prendre et qui ne sont pas dans les polys". Directeur d'études.

Cela explique en partie aussi que le travail en groupe est peu utilisé par les étudiants suivis en dehors des cas où il est imposé (en TP et, surtout, en 3PE). Pour ce type de travail, au risque de perte de temps par manque d'efficacité s'ajoute celui de la fausse participation au travail collectif d'un ou plusieurs membres du groupe. Les défections partielles ou totales au travail collectif est ce qui est le plus craint par les étudiants et rendent le travail de groupe inconfortable car insécurisant (le travail confié sera-t-il réalisé ?) et frustrant (appropriation du travail d'autrui).

Paradoxalement, **si le travail en groupe est peu utilisé, le recours à l'aide d'un tiers (re)connu pour ses compétences l'est très régulièrement en cas de difficultés** de compréhension du contenu ou de problèmes de mises en application (exercices, annales). Parents, membres de la famille, pairs (de son groupe ou non, de licence ou non), petit ami et/ou "experts" (professeurs particuliers) sont dans ce cas mobilisés pour remédier aux difficultés engendrées par un rythme de cours trop élevé pour l'étudiant, par des explications reçues en cours jugées incomplètes, par les manques dus à une/des absence/s, par certains choix effectués (impasse momentanée d'une matière, travail "au dernier moment",...).

Si les aides reçues des "experts" mobilisables dans l'entourage des étudiants sont appréciées car efficaces, la plupart des étudiants utilisent, sinon systématiquement, au moins fréquemment les ressources numériques qui leurs sont disponibles, au premier rang desquelles se trouvent celles de la plateforme pédagogique de l'université Lille 1 (Moodle). Informations concernant la scolarité (absences des enseignants, changements d'emploi du temps, indications des lieux d'examens,...) et surtout contenus disciplinaires (cours, exercices, annales d'examens, outils - programmes informatiques nécessaires à la réalisation de certains TP par exemple). Pour pallier à l'hétérogénéité des contenus selon les matières (et en particulier au fait que les corrigés n'accompagnent pas systématiquement les exercices et les annales fournis) et/ou pour compléter leurs informations, d'autres ressources sont utilisées parmi lesquelles celles du site Exo7 (cours, exercices et corrigés de mathématiques au format texte et en vidéo) rencontrent un vrai succès... auprès des étudiants qui le connaissent.

Notons que les comptes Facebook créés dans la presque totalité des groupes offrent aussi, mais dans une moindre mesure, un moyen d'échanger de l'information.

L'assiduité : quand l'autonomie est mise en responsabilité

“Je ne donne pas [en tant que Directeur d'études] de consignes aux enseignants concernant le contrôle de l'assiduité. Chacun fait ce qu'il veut : certains font l'appel à tous les TD, d'autres ne le font jamais, d'autres de temps en temps”. Directeur d'études.

“Au S1 souvent les groupes se maintiennent à 20 étudiants donc ça va, ce n'est pas trop mal (...). Au S2, on a beaucoup plus de problèmes au niveau de l'assiduité. En amphï, par exemple, c'est difficile et on ne sait pas trop comment le gérer. Pour l'instant on reste avec nos groupes et ça coûte cher. C'est démotivant je pense pour les étudiants de se retrouver à 10 à suivre un cours (...). Les collègues le disent aussi, aller faire cours en sachant qu'on va avoir 8 étudiants ; si c'est 8 motivés, ça peut être super agréable mais quelquefois ce n'est pas le cas (...). On est à l'université, les étudiants sont majeurs, on ne peut rien faire [s'ils ne viennent pas] : on ne peut pas mettre un zéro, on ne peut pas appeler les parents (...). On tient compte de l'assiduité en jury, on le leur dit et on le fait : un étudiant qu'on n'a jamais vu n'aura pas de coup de pouce s'il a 9,8”. Directeur d'études.

Après quelques semaines passées en première année de Licence scientifiques (hors SVTE) à l'université Lille 1, ce qui marque le plus les ex-lycéens suivis dans le cadre de l'étude SITLU est l'**importance de l'absentéisme**. Ainsi, relativement à ce qu'ils ont toujours connu durant leur scolarité, la caractéristique la plus surprenante de leur nouvel environnement est le fait que, rapidement, l'effectif moyen des étudiants qui suivent (presque) toujours les enseignements proposés est globalement faible (15 à 20), voire très faible (une douzaine ou moins) dans certains groupes et/ou certains cours.

En abordant la question de l'assiduité, il faut évidemment d'abord avoir en tête le fait qu'une part des effectifs d'inscrits est constituée de doublants qui ont le plus souvent validé une ou plusieurs UE et qui n'ont donc plus à suivre tous les cours. Il faut également être conscient qu'un certain nombre d'inscrits (de précaution) n'intègrent pas le cursus et qu'une part des inscrits est constituée de bacheliers qui sont souvent rapidement en situation d'abandon définitif ou partiel du fait de leurs difficultés scolaires (c'est en particulier le cas des bacheliers technologiques et professionnels, mais aussi celui de certains bacheliers généraux*). Si d'un groupe à l'autre la part de ces étudiants varie, elle correspond souvent à près de la moitié des effectifs d'inscrits administratifs, laissant rapidement apparaître des groupes de “présents pédagogiques” d'une quinzaine d'étudiants.

“Un étudiant est plus libre [qu'un lycéen]... déjà de rater des cours ! Je pense qu'un étudiant doit vraiment se rendre compte, encore plus que le lycéen, que s'il bosse c'est pour lui . Au lycée on a encore les conseils de classe, les réunions parents profs, les bulletins, qui remettent dans la tête du lycéen qu'il faut travailler ; à l'université un étudiant qui ne veut pas travailler n'a aucune barrière”. L1 validée.

“On nous dit au lycée : “à l'université vous allez être beaucoup, vous allez être moins encadré”, alors ça dépend des heures mais parfois on est vraiment pas beaucoup, parfois on est même une dizaine pour un cours/TD (...), du coup au final on est mieux encadré en cours/TD qu'au lycée, vu qu'au lycée on était une trentaine alors que là parfois on est une dizaine”. L1 validée.

“En maths j'ai été surprise de voir la classe aussi vide, ils sont presque tous partis faire leurs TP d'informatique ensemble... C'est complètement bête je trouve étant donné qu'on a interrogé jeudi et que personne ne comprend, la logique veut qu'on aille en cours”. L1 validée.

“Malheureusement en TP, il n'y a qu'un poste informatique [pour deux étudiants] car nous sommes trop nombreux, mais le prof nous a expliqué que l'on sera la moitié dans pas trop longtemps après les résultats du premier DS”. L1 validée.

Les **étudiants assidus** (qui sont rarement absents) sont en cours avant tout parce que cela constitue très souvent à leurs yeux un *minimum minimorum* dans la perspective de la validation de l'année universitaire. Même s'ils se montrent volontiers critiques à l'encontre de leurs enseignants, des contenus enseignés et de l'organisation pédagogique, ces étudiants dépassent souvent leurs réticences et font fi des tentations absentéistes en jugeant que la condition nécessaire (mais pas suffisante) pour comprendre un cours est d'y assister. Deux catégories d'étudiants (non exclusives l'une de l'autre) incarnent tout particulièrement ces étudiants assidus :

- celle des **étudiants issus d'un foyer où au moins un des parents est enseignant** (du Primaire, du Secondaire ou du Supérieur) dont nous avons déjà noté** la double caractéristique : observation vigilante des pratiques pédagogiques de leurs enseignants associée à une propension à minimiser et contourner les situations pédagogiques jugées défailtantes ; sentiment de culpabilité très souvent associé à l'absentéisme lorsqu'il est volontaire ;

- ainsi que celle des **étudiants qui, sans avoir de parents enseignants, sont fortement “engagés vers un but”** : celui de réussir leurs études et de jouir à terme de la mobilité sociale importante que cette réussite doit entraîner. Dans cette optique, se discipliner à être le plus assidu possible c'est aussi éviter de mettre le “doigt dans l'engrenage” de l'absentéisme synonyme de rupture scolaire et donc d'abandon de projet (estudiantin et professionnel).

* Cf. Cahier central de l'OFIP PUB n°100.

** Cf. p. 4 de l'OFIP PUB n°100.

En dehors de cette "motivation de principe", **les étudiants sont également présents dans les enseignements** 1° pour **ne pas avoir à les rattraper**, 2° pour **profiter d'un encadrement et d'un conseil maximal** relativement à la fréquentation réduite des cours, 3° pour avoir la possibilité de **bénéficier d'une décision favorable de la part du jury** d'examen en cas de résultat proche de la moyenne.

A ces raisons positives s'ajoute une autre raison : quand un étudiant a de grandes difficultés pédagogiques et qu'il n'a pas de projet d'études clairement défini, continuer de venir en cours même de façon passive permet, au moins un temps, de **repousser le moment difficile de la remise en cause**, moment qui est souvent celui de la réorientation, et donc de la confrontation à l'échec tel qu'il est communément défini. Dans ce dernier cas, l'assiduité de l'étudiant n'est en rien un signe d'adaptation au système universitaire ou d'ancrage dans le cursus entamé mais traduit une double démarche : d'évitement du faire-face à "l'échec", inévitable à terme, et d'une recherche de "confort" dans la prolongation d'une routine (du point de vue personnel et relationnel - famille, pairs).

"Je me dis toujours "je ne veux pas y aller" mais j'y vais quand même, je sais que j'ai des difficultés donc ce n'est pas en ratant les cours que je vais réussir même si le prof ne dit qu'un petit truc que je comprends, ça va peut être LE point qui va faire la différence le jour du DS, donc je préfère vraiment y aller (...), même si je ne me sens pas du tout surveillée". L1 validée.

"Dans mon groupe on est 24 mais en cours on est souvent une quinzaine, voire une dizaine (...), à certains moments on se retrouve à 6 en salle ! (...) On est vraiment libre : tu n'as pas envie de venir tu ne viens pas ! Moi je sais que si je ne vais pas à un cours après je ne vais plus y aller, parce que j'aurai pris l'habitude (...) ; je me force à y aller parce que je sais que chez moi je ne vais rien faire et petit à petit je vais perdre la méthode et puis aux examens je vais être perdu". L1 validée.

*"Je suis allée en chimie à 8h ; j'y vais juste pour me donner bonne conscience mais je m'ennuie clairement". Extrait du Journal de la semaine 7
"A la fin du S1 je manquais pas mal de cours d'info à cause du professeur. Je vois la différence avec le professeur du S2, cela me passionne clairement, je suis contente d'y aller (...). Ma mère me dit souvent "il ne faut pas que tu fasses en fonction des professeurs parce que tu en auras des mauvais et c'est toi qui va prendre alors qu'eux seront toujours professeurs", ouais c'est un truc à apprendre à faire... malgré le professeur, réussir à s'accrocher...". Extrait entretien du début du S2. L1 validée.*

"Loin d'être motivée pour le TD de maths, je me suis forcée à y aller ! Pour finir ça a payé puisque j'ai compris quelques petites notions et des points de méthodes". L1 non validée.

"Pendant 2 mois j'ai été assidu, mais plus le temps avance et moins je le suis... c'est surtout à cause du moral qui a flanché (...), j'ai vraiment besoin de savoir ce que je veux faire et mes notes sont vraiment basses". L1 non validée.

"Alors là j'ai honte (...), je me suis réveillé en retard aujourd'hui car j'ai passé toute la nuit à jouer sur internet avec un ami... Je rattraperai le cours de physique surtout qu'il y a interro la semaine prochaine" L1 validée.

"3PE, je n'en vois pas des masses l'utilité ; je voudrais bien y aller, j'ai la volonté d'y aller mais il y a d'autres choses à faire et je trouve que c'est un peu plus urgent à faire ; je fais l'impasse sur des trucs pour travailler d'autres trucs". L1 validée.

"Je ne vais pas à tous les cours (...) ; les cours de maths et de physique je vais tous les suivre, pour d'autres cours je ne vois pas l'intérêt d'y aller. Mais j'essaye d'en manquer le moins possible". L1 validée.

"J'ai raté les deux derniers TD d'astronomie, je ne sais pas si je vais y retourner, en plus comme le DS1 s'est quand même bien passé... Au DS le prof donne les formules, donc j'ai l'impression que cela ne sert à rien tant qu'on a compris le cours c'est juste de l'application en fait (...), donc c'est un peu tentant de ne pas y aller : on a le cours, le poly et les formules...". L1 validée.

"Jeudi et vendredi je ne suis pas allé en cours car je n'avais que deux heures [dans la journée]. Le cours de maths de jeudi est sur internet et vendredi je savais qu'en chimie nous allions faire des exercices ; comme j'avais compris le cours j'ai estimé que je pouvais réussir les exercices. J'ai profité de ces deux jours et du weekend pour commencer à réviser les examens de janvier [fin du S1]". L1 non validée.

Les **étudiants sont absents** parce que l'enseignement est 1° jugé négativement (contenu et/ou enseignant inintéressant) et que ces étudiant n'ont pas la motivation pour dépasser ce jugement, surtout s'ils **estiment que l'absence ne constitue pas un obstacle à leur réussite** dans la matière ou dans le diplôme (compensation entre les matières et entre les semestres), 2° parce que suite aux premières notes certains étudiants décident de **faire "l'impasse" d'une matière** ; 3° parce que lorsqu'on a des difficultés de compréhension, ne pas venir en cours/TD ou en TP c'est **éviter de s'exposer aux critiques enseignantes et à d'éventuelles railleries étudiantes** ; 4° parce que dans un emploi du temps chargé, la tentation de **s'offrir du temps libre** est grande, et les possibilités de travailler en groupe peu nombreuses ; 5° parce que selon le calendrier du contrôle des connaissances le choix de **travailler une matière aux dépens d'autres** peut être jugé payant ; 6° parce qu'en début et, surtout, fin de semestre lorsque les emplois du temps s'allègent, avoir un **temps de transport important** pour suivre très peu d'heures d'enseignement est peu motivant.

Le sentiment qu'ont globalement les étudiants de ne pas être sous surveillance correspond globalement bien à la réalité : le contrôle de la présence, même quand les enseignements sont *a priori* obligatoires (comme les TP), est laissé à l'entière discrétion des enseignants qui dès lors l'effectuent... ou non. La réalité des (non)pratiques du contrôle de présence a tôt fait d'annihiler l'effet des mises en garde formulées durant la semaine de prérentrée ou imprimées dans les livrets pédagogiques remis en début d'année aux étudiants*.

* Cf. Annexe 5 du rapport introductif.

Le tutorat : une aide proposée qui reste sous utilisée

“Dans ma classe [i.e. mon groupe] il y a un étudiant qui a eu 19 au DS et il va toujours en tutorat et ceux qui ne travaillent pas beaucoup n'y vont pas”. L1 validée.

*“Le tutorat ne marche malheureusement pas. Ceux qui y vont ne sont pas forcément ceux qui en ont besoin”.
Directeur d'études.*

Si depuis 2008, le tutorat est l'un des dispositifs du Plan Pluriannuel de Réussite en Licence, cette offre de soutien multiforme existe depuis de longue date (années 90) dans le paysage universitaire. La mise en place du tutorat représentant un coût souvent important pour les établissements, “le” dispositif a très vite été évalué. Des premières études jusqu'aux dernières*, l'évaluation de l'impact du tutorat sur l'évolution des taux de réussite montre, au mieux, une augmentation très faible de ces taux sans commune mesure avec les objectifs visés (et les moyens déployés).

Si l'étude SITLU n'avait pas pour objectif de mesurer l'apport quantitatif du tutorat disciplinaire, nous avons pu nous rendre compte que, lorsqu'elle n'est pas obligatoire, **la participation au tutorat n'est globalement pas dissociable de la question de l'assiduité dans son ensemble** : en dehors des cas rares de non participation du fait de la crainte d'une stigmatisation (on ne va pas en tutorat parce que c'est pour les “mauvais”) et des cas, plus nombreux, d'étudiants passifs en cours (on ne va pas en tutorat car on va être confronté à ses limites qui plus est en petit comité), la majorité des étudiants traitent la question du tutorat comme celle des autres enseignements : ils le testent, y participent régulièrement ou pas selon leurs besoins en évaluant le rapport coûts/avantage de cette participation séance après séance. Même s'il reste “potentiel” car pas systématique, l'avantage de la présence en tutorat est connu et, globalement, vérifié : comprendre ce qu'on a n'a pas compris ou insuffisamment parce qu'on comprend peu ou pas l'enseignant de cours/TD, parce qu'on a été absent en cours/TD, parce qu'on sait qu'on risque de ne pas tenir la résolution de réviser une fois rentré chez soi... Les coûts de la présence en tutorat sont multiples : dans un emploi du temps chargé (cf. OFIP PUB n°100) le tutorat représente 2 à 4 heures d'enseignements facultatifs en plus par semaine ; lorsqu'on apprécie peu ou pas la matière traitée en tutorat, matière dans laquelle on a des difficultés, le tutorat est le plus souvent davantage associé à une “souffrance immédiate” plutôt qu'à une opportunité de voir son niveau de souffrance diminuer... à terme ; le tutorat étant souvent peu fréquenté, décider d'y aller c'est souvent aussi accepter de se mettre en danger en exposant ses (in)compétences au “contrôle” régulier de l'enseignant et à l'observation des autres participants.

“Je vais systématiquement en tutorat, de toute façon je sais que si je rentre chez moi je ne travaillerai pas comme en tutorat parce qu'il y a plus de bruit et beaucoup de loisirs qu'on peut faire et puis le tutorat, généralement, ça aide beaucoup parce qu'on a un prof qui aide au cas par cas (...) quitte à passer 10mn à nous expliquer un truc”. L1 validée.

“Grosse journée ! Je suis allée en tutorat de maths à 8h, on a revu plein de chose ; j'y suis allée parce que j'avais une interro l'heure suivante et que je n'avais pas eu le temps de réviser. Heureusement que j'y suis allée car l'interro correspondait exactement à ce qu'on a fait en tutorat. Du coup je pense avoir la moyenne”. L1 validée.

“Je vais tout le temps en tutorat d'analyse (...) ça fait du bien parce que le prof explique d'une autre manière que le prof de cours/TD et je préfère cette manière là”. L1 non validée.

“En colle on a un prof différent qui m'aide, il me dit ce qui ne va pas et cela me permet de m'améliorer énormément, pareil pour le tutorat, je trouve à la limite une séance de tutorat ou une colle plus importants qu'un cours/TD normal parce que cela va vraiment m'aider à faire le point sur mes faiblesses et ça m'aide beaucoup plus à progresser”. L1 non validée.

“Je suis allé quelquefois en tutorat au début de l'année et après je n'y suis plus allé à part quand j'ai de grandes difficultés”. L1 validée.

“Une amie et moi devons aller en tutorat mais comme aucun autre étudiant n'était là et qu'on ne voulait pas être les seules on s'est caché dans les couloirs comme des collégiennes et on a attendu de voir si d'autres étudiants venaient, mais quand le prof est arrivé il n'y avait toujours personne (...) alors nous sommes parties”. L1 validée.

“Il y a du tutorat en physique. Je n'y vais pas ; si j'y vais un jour c'est que je serais vraiment en galère, les seules fautes que je fais ce sont des erreurs d'inattention ou des petites parce que je n'apprends pas vraiment le cours, donc je me dis “ça va passer””. L1 validée.

“J'ai du tutorat le jeudi après midi après le TP, pfou, la plupart du temps, à cet horaire ça ne donne pas envie d'y aller, on préfère finir plus tôt, même si on a souvent des bons échos : ceux qui y vont arrivent à bien apprendre, mais je n'arrive pas à me forcer à y aller !”. L1 non validée.

“On a 4h de tutorat de maths, mais je n'y vais pas en fait : le jeudi on a 2h de tutorat en algèbre et j'ai déjà 2h d'analyse et 2h d'algèbre, donc je trouve que ça fait un peu beaucoup de maths dans une journée et en plus l'autre tutorat c'est la veille, donc ça fait 8h de maths de suite en 2 jours, ça fait beaucoup je trouve, d'autant que moi je suis plus là pour l'informatique !” L1 non validée.

“Je ne suis jamais allé en tutorat... je verrai bien les résultats du DS1... Je suis un peu orgueilleux et ils appellent ça “tutorat””. L1 validée.

* Cf. par exemple : Borrás I., “Le tutorat à l'université. Peut-on forcer les étudiants à la réussite ?”, *Bref*, CEREQ, n°290, août 2011.

Les conditions d'examens : plus de stress que de surprise

Même si certains étudiants ont connu au cours de leurs années de lycée, ou lors du baccalauréat des conditions d'examens (ou de concours) parfois surprenantes, les **conditions d'examens** (DS2 du semestre 1) sont **souvent impressionnantes** pour les étudiants entrant en première année de Licence : les halles de sport mobilisées (en plus de certains amphis) à l'occasion des semaines d'examens rassemblent plusieurs centaines d'étudiants. Même si des détails matériels (lieux d'attentes non aménagés, chauffage bruyant et pas toujours efficace) et d'organisation (affichage tardif des listes de candidats, bruit occasionné par les départs, surveillance permissive - papotages, tricheries) sont critiqués, les étudiants suivis considèrent que leurs conditions d'examens ne nuisent pas à leur "performance".

"Pour le premier examen dans la halle Vallin, on a pas trouvé l'entrée ! On pensait que c'était à l'entrée normale mais non, il fallait faire tout le tour, passer par la sortie de secours, c'était vraiment un peu n'importe quoi je trouve, et ils ont mis les listes à la dernière minute et comme ça change à chaque fois il fallait se battre pour voir son nom ; sinon pendant l'examen ça va, j'aimais bien, vers la fin je levais la tête il n'y avait plus personne dans la rangée ! C'est mieux qu'en amphitheâtre parce qu'en amphitheâtre on a pas de place, tout tombe et si on a pas de chance on tombe sur un siège cassé". L1 validée.

"J'ai tourné un peu autour du campus avant de trouver la Halle Vallin, heureusement qu'il y avait du monde devant. Quand je suis rentrée dans la salle, j'ai vraiment été surprise par le nombre de personnes : on devait être au moins 1000 ! (...) Pas facile de trouver sa place. Une fois installée, c'est parti pour l'examen". L1 validée.

Halle d'examens en préparation : le calme avant la tempête...



"Au bout de la moitié de l'examen il y a juste une minute de bruit parce qu'il y a la moitié de la salle qui se lève et qui s'en va parce que c'est l'heure à partir de laquelle on a le droit de partir et après ça redevient plus calme. On ne va pas rater un examen à cause de ça". L1 validée.

Le suivi réalisé dans le cadre de l'étude SITLU montre que les examens entraînent une **augmentation du niveau de stress** chez la plupart des étudiants surtout en amont (préparation) des examens, même si l'approche des résultats entraînent aussi, mais de manière à la fois moins généralisée et moins importante, une élévation du niveau de stress. Montées d'angoisse, problèmes de sommeil, sentiments de trouble de la mémoire, douleurs musculaires sont plus souvent mentionnées en particulier parmi les étudiants pour lesquels un doute réel existe quant à la validation du semestre. Paradoxalement le traitement des journaux hebdomadaires recueillis, semble indiquer que les étudiants qui n'ont pas validé leur premier semestre montrent un niveau moyen de stress moins élevé que celui des étudiants qui ont validé leur premier semestre, le stress des "invalidés" étant davantage engendré par les incertitudes sur leur situation estudiantine et leur orientation ("ai-je fait le bon choix de parcours ?", "devrais-je me réorienter ?", ...).

"Il y avait plutôt du stress avant les épreuves que pendant, une fois qu'on est devant ça y est il faut faire le boulot". L1 validée.

"J'ai super mal dormi ; j'appréhende toujours les DS importants et là c'est le premier alors j'espère vraiment réussir, j'ai beaucoup travaillé pour !". L1 validée.

"Après une semaine de partiels qui m'ont fait stresser à mort, je respire un peu plus". L1 validée.

"Les examens ont été assez stressants et fatiguants (juste avant les vacances)". L1 non validée.

Peu impressionnés par les conditions d'examens, la grande majorité des étudiants suivis déclarent également ne pas avoir été surpris par les sujets de leurs DS (1 et 2). Si dans une matière ou une autre, un sujet d'examen peut toujours être plus difficile (par sa formulation, par son exigence) que l'attendu, globalement les exercices réalisés en cours/TD et, surtout pour ceux des étudiants qui les ont travaillées, les annales disponibles (sur la plateforme Moodle en particulier) ont permis aux étudiants d'avoir une idée assez précise de la nature des sujets et de leur niveau de difficulté.

"Les sujets des DS2 étaient globalement attendus, il n'y avait pas vraiment de grosses difficultés par rapport au DS1". L1 validée.

"Les sujets étaient logiques. Depuis le début ils ne veulent vraiment pas nous piéger, ils veulent voir si on a appris, si on a compris". L1 validée.

"J'avais fait plusieurs annales et les sujets des DS ressemblaient assez [aux annales]". L1 validée.

Aperçu méthodologique de l'étude

Les objectifs. Les études (essentiellement statistiques) réalisées sur les problématiques de l'orientation d'une part et de l'adaptation à l'université d'autre part ont permis de montrer les déterminants de la "réussite" des étudiants. Au delà de ces acquis, l'ambition de l'étude est d'appréhender les phénomènes dans leur globalité et de mettre en lumière ce qui ne se mesure pas (ou mal) et qui pourtant participe à la détermination des choix et des pratiques des personnes en matière d'orientation et de réalisation de la scolarité. Quelques questions principales orientent l'étude : quelles expériences et/ou projets construisent les choix d'orientation ? L'entrée à l'université, la découverte des contenus pédagogiques, des modalités d'enseignement et de contrôle des connaissances comportent-elles des difficultés qui d'emblée déterminent la réussite des étudiants ? Quelles sont les pratiques globales des étudiants (liées ou non à leur scolarité) ? Qu'est-ce qui différencie les étudiants qui valident leur première année de licence de ceux qui ne la valident pas (en étant ajournés ou en abandonnant leur cursus) ?

La population de référence et le choix des 14 participants : les étudiants inscrits en 2012-2013 uniquement en Licence Sciences et Technologies (hors profil SVTE), français, titulaires d'un baccalauréat d'une série scientifique, obtenu en 2012, âgés de moins de 20 ans, ayant leur résidence principale dans un rayon de 20 kilomètres autour de Villeneuve d'Ascq ; le premier entretien devait obligatoirement avoir lieu avant la prérentrée universitaire.

Les étudiants contactés ont été tirés au sort parmi la population de référence. Les 14 participants ont reçu un dédommagement (forfait pour le temps passé en entretien et pour la tenue du journal étudiant) qui s'est élevé à 360 euros nets (en 4 versements au fil de l'année universitaire). Les participants étaient inscrits en Mathématiques Informatique Mécanique Physique (5), Physique Chimie (5), Sciences Pour l'Ingénieur (2), Parcours des Ecoles d'Ingénieurs Polytech (1) et Mathématiques Appliquées et Sciences Sociales (1). En fin d'année universitaire, 8 étudiants ont validé leur L1 (et sont inscrits en L2 en 2013-2014), 4 ont été ajournés (et sont réinscrits en L1 en 2013-2014) et 2 ont abandonné en cours d'année leur cursus (dont 1 est inscrit dans un autre profil de L1 en 2013-2014).

Données principales et leur traitement.

Entretiens. 71 entretiens (110 heures d'enregistrement), réalisés avec 38 personnes : 54 entretiens (durée moyenne : 90 mn) avec les 14 participants et réalisés en juillet-août 2012, en novembre 2012, en février 2013 et en juin et juillet 2013 ; 10 entretiens (durée moyenne : 84 mn) avec 15 pères et/ou mères des participants ; 3 entretiens avec 3 directeurs d'études ; 1 entretien avec 3 secrétaires pédagogiques ; 1 entretien avec 2 personnels du SUAIO ; 1 entretien avec le personnel du CAPE ; 1 entretien avec la vice-présidente "aide à la réussite".

Journaux étudiants. 391 journaux étudiants hebdomadaires recueillis auprès des 14 participants sur les 40 semaines de l'enquête (de 24 à 40 selon les participants). La longueur moyenne du journal étudiant hebdomadaire est d'une page.

Questionnaires. 61 questionnaires recueillis auprès des participants. 4 questionnaires (situations en octobre et décembre 2012, février et avril 2013) ; 1 questionnaire sur la situation des participants fin septembre 2013

Pour information, le contact continu avec les participants s'est surtout fait par courriels (plus de 1200 courriels échangés avec les participants pendant la période de recueil).

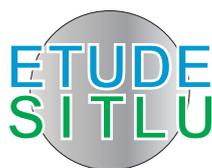
Observations. 3 séances de l'UE 3PE (Projet Personnel et Professionnel de l'Étudiant). Durant la procédure de réorientation mise en place par le SUAIO en décembre 2012 et janvier 2013 : présentation générale et participation à 2 ateliers.

Fichiers de données. fichier des inscrits en première année de Licence en 2012-2013 en MIMP, PC, SPI, PEIP et MASS ; ajout des résultats des semestres 1 et 2.

Traitements des données. Les données quantitatives ont fait l'objet de plusieurs traitements statistiques descriptifs et exploratoires (avec les logiciels statistiques SPSS et SPAD).

Toutes les données recueillies (sources bibliographies comprises) ont été importées puis codées dans Nvivo (logiciel dédié au soutien des recherches qualitatives et mixtes). Le codage systématique des données a été catégorisé : dans la pratique quatre types de codage ont été réalisés (plus ou moins) systématiquement : un codage thématique (l'emploi du temps, le contrôle continu, etc.), un codage analytique (reproduction, socialisation universitaire, image de soi, etc.), un codage chronologique (période de l'année durant lequel se tient le propos) et un codage relationnel (les transports influencent l'état de fatigue, l'état de fatigue influence l'assiduité, etc.).

Publications. C'est pour faciliter l'accès aux résultats de l'étude que le choix a été fait de ne pas publier les résultats dans un unique et imposant rapport, mais de réaliser une série de publications dont les thématiques suivront globalement le déroulement chronologique de l'année universitaire (l'inscription et la pré rentrée, l'installation dans le cursus, les examens du premier semestre, la réorientation, etc.). Le nombre restreint d'étudiants suivis et le détail de ce suivi mettent de facto à mal l'anonymat des participants à l'étude. Dans l'optique d'une préservation maximale de leur anonymat, il a été décidé que les données seront présentées sans référence à un enquêté mais en référence à la/aux seule/s caractéristique/s nécessaire/s à la contextualisation de l'extrait et nos formulations seront les plus globalisantes possibles.



Référence du rapport introductif

Éric Grivillers, *Une année en licence. Suivi Individualisé de la Transition Lycée Université. Rapport introductif*, OFIP-Lille 1, édition de novembre 2013, 110 pages. A consulter, télécharger sur le site : www.univ-lille1.fr/ofip - Menu "Suivi de parcours" onglet "Licence"

- Etude SITLU -

Ils en parlent : « la réussite en L1 »

Quand on évoque la réussite en première année de Licence scientifique à Lille 1 avec les principaux concernés (étudiants et enseignants), on constate que les avis sont globalement partagés sur les deux facteurs clefs de la réussite : être présent et, surtout, actif en cours, et fournir un travail personnel très régulier. Ces conditions nécessaires à la réussite universitaire sont évidemment facilitées par un engagement convaincu dans les études, qui découle lui même, le plus souvent, d'un projet professionnel clair. Si les facteurs évoqués sont nécessaires, ils ne sont souvent pas suffisants : même pour un bachelier S, entrer en Licence scientifique avec des lacunes (en mathématiques en particulier) c'est porter un fardeau qui peut rapidement s'avérer insurmontable.

Sur le plan institutionnel, devant l'incapacité légale de maîtriser les flux d'entrants en Licence, l'université n'a-t-elle pas finalement en première année de Licence une double mission : d'une part, permettre aux bacheliers qui n'y feront pas (sauf exceptions) "carrière", de valoriser au mieux le temps passé en Licence avant de se réorienter le plus efficacement possible et, d'autre part, permettre à ceux des bacheliers qui devraient pouvoir y faire "carrière" (comme les bacheliers S en licence scientifique par exemple) d'y trouver les conditions de leur réussite ?

Eric Grivillers
Responsable de l'étude

Cahier
central

Bref sur le doc.

Au sein des OFIP Pub qui présentent les résultats de l'étude SITLU (Suivi Individualisé de la Transition Lycée Université), le « cahier central » a pour vocation essentielle de présenter au lecteur les témoignages exemplaires mais non exhaustifs des participants de l'étude, relativement au thème traité.

On rappelle ici que la consultation de *Rapport introductif* de l'étude (réf. en dernière page de ce cahier, consultable et téléchargeable sur le site Internet de l'OFIP) sera indispensable pour :

- connaître le détail du montage et de la réalisation de l'étude ;
- découvrir la population enquêtée ;
- consulter les annexes auxquelles nous nous référerons.

A consulter et télécharger sur :
www.univ-lille1.fr/ofip

La réussite en première année de Licence : des études...



Avec le mouvement de massification de l'université constaté à partir de la fin des années 70, la "condition étudiante" a été analysée dans ses multiples aspects. L'un des objets d'étude les plus récurrents a été celui de la réussite en premier cycle particulièrement (en DEUG avant l'adoption du système LMD¹) et en Licence depuis). Globalement, toutes les études consacrées à la réussite font deux constats essentiels : la faiblesse des taux de réussite d'une part et le poids de la scolarité antérieure dans la réussite post-bac d'autre part (dans ce dernier cas les facteurs déterminants constatés sont presque toujours les mêmes... puisque les variables à disposition des analystes sont presque toujours les mêmes). Très récemment encore²) une publication du Ministère de l'enseignement supérieur mettait en exergue que 27% des entrants en première année de Licence obtiennent ce diplôme en trois ans. Au niveau local, nous avons

également fait des constats similaires³), en insistant sur le fait que les taux de réussite calculés sur les inscrits ne valent que pour ce qu'ils sont : des indicateurs compréhensibles par tous dont les multiples biais à l'appréhension du phénomène dans sa complexité sont inconnus par la plupart des lecteurs. Le travail effectué a surtout permis de mettre en évidence l'importance de la validation du premier semestre, pour la présence au second semestre, pour la validation de la première année et pour la continuation du cursus entamé.

Avec l'étude SITLU, on constate d'abord que les étudiants ont *in situ* une vision souvent bien différente des constats statistiques officiels : pour l'étudiant assidu en particulier, les taux de réussite sont importants puisque parmi le groupe d'étudiants (assidus) avec lequel il étudie, une majorité valide le semestre et l'année. L'assiduité active trouve sa source dans la motivation de l'étudiant pour ses études. Soutenue par un projet fort, la motivation est déterminante dans l'acquisition d'une posture essentielle à la réussite : celle du savoir faire-face aux contraintes horaires, à la charge de travail, aux difficultés des contenus, aux problèmes éventuels d'organisation et/ou de pédagogie). En "immunisant", jusqu'à un certain niveau de remise en cause, l'étudiant contre le découragement et la perte de confiance, sa motivation l'enracine dans son cursus. On a pu observer que c'est la motivation pour les études entamées qui permet d'expliquer, en très grande partie, les cas paradoxaux de réussite (étudiant cumulant plusieurs caractéristiques "handicapantes" qui obtient sa première année) et qui explique, en partie, les cas paradoxaux d'échec (étudiant cumulant plusieurs caractéristiques favorables à la réussite qui n'obtient pas sa première année).



... à l'étude

Un revers à la médaille de la motivation : dans les cas patents de difficultés disciplinaires (lacunes importantes, contenus incompris) cette motivation peut constituer un problème en engendrant une attitude de déni de l'échec qui a pour principale conséquence de retarder une réorientation inévitable et donc d'entraîner une perte et de temps et de confiance, préjudiciables à la réussite du nouveau projet étudiantin.

Si tout le monde convient que les bacheliers des différents types de baccalauréat (général, technologique et professionnel) n'ont pas les mêmes acquis scolaires, il en est en fait de même au sein d'un sous-groupe apparemment bien plus homogène : celui des bacheliers S. En s'inscrivant en Licence suite à l'obtention du baccalauréat, ces bacheliers scientifiques ne sont pas tous dans la même situation face aux contenus à acquérir et aux comportements à adopter pour favoriser cette acquisition. Si l'université est loin d'être "indifférente aux différences"⁴⁾ le fait est que les nombreux aménagements pédagogiques et organisationnels réalisés depuis l'adoption du système LMD ont eu un impact limité sur l'amélioration de la réussite au S1 et, plus globalement, en première année de Licence scientifique.

Ce constat ne peut que questionner la "rhétorique du déficit"⁵⁾ (de prérequis des étudiants) employée depuis des décennies pour expliquer tout ou partie du niveau des taux de réussite connus en Licence (scientifique en particulier). Peut-être faut-il alors explorer d'autres pistes et constater, entre autres, que "la réorganisation des maquettes et des cursus (...) a peu de prise sur les pratiques d'enseignement"⁶⁾ et que l'évolution de ces pratiques représente peut-être un moyen de faire significativement évoluer les taux de réussite⁷⁾.

"L'université n'a pas la maîtrise de ses flux d'entrée en Licence 1 : c'est un problème ! Dès lors qu'un jeune a obtenu un baccalauréat, qu'il possède ou non les prérequis pour réussir, il peut s'inscrire en licence, c'est la loi ! Le bachelier professionnel ou technologique qui se voit refuser l'entrée dans une filière professionnelle courte n'a de choix que de s'inscrire à l'université et d'entrer, assez souvent, dans la spirale de l'échec. Tant que l'université reste la variable d'ajustement, les moyens mis en place en amont pour informer les lycéens ("Demain l'université" par exemple), ne pourront pas faire de miracle face à ces jeunes qui arrivent à l'université par défaut. Les manques de prérequis et de méthodes de certains bacheliers sont tels que les dispositifs d'aide proposés dans les formations ne suffisent pas. Il faudrait pouvoir imposer un semestre voire une année de remise à niveau pour permettre à ces jeunes d'acquérir les bases indispensables à leur réussite". Vice-présidente Aide à la réussite.

1) Licence Master Doctorat ; introduit en 2004 à Lille 1.

2) Fouquet S., 2013. Cf. recommandations bibliographiques.

3) Grivillers E., 2013. Cf. recommandations bibliographiques.

4) Bourdieu P, « *L'école conservatrice. Les inégalités devant l'école et devant la culture* », Revue française de sociologie, VII, 1966.

5) Taylor & Bedford, 2004 in Romainville & Michaut, 2012. Cf. recommandations bibliographiques.

6) Bourgin J., « Les pratiques d'enseignement dans l'université de masse : les premiers cycles se scolarisent-ils ? », *Sociologie du travail*, vol. 53, 2011.

7) Cf. pp. 4 & 5 de : Grivillers E., « Les premières semaines du S1 : découverte des aspects pédagogiques », OFIP-Lille 1, OFIP PUB, n°100, mars 2013.

La réussite au premier semestre de Licence ...

Assiduité. Véritable leitmotiv lorsqu'on demande aux étudiants quels sont les facteurs de réussite, qu'on le demande au cours du semestre 1, au cours du semestre 2 ou en fin d'année après les résultats de la première année de Licence scientifique. L'obligation de présence en cours, TD, TP et, si possible, en tutorat s'accompagne souvent au fil des mois d'une indication "d'activité" : **ne pas être passif en cours** est finalement presque aussi important que d'être en cours.

Malgré le nombre d'heures (de cours, de TD et de TP), un étudiant ne peut tout assimiler durant les heures d'enseignement, un **travail personnel** est donc indispensable. Plus que sur la quantité, les étudiants insistent sur la **régularité du travail** personnel à fournir : au rythme d'avancée des cours, remettre à plus tard l'acquisition d'une notion c'est prendre le risque d'entrer dans un cercle vicieux d'accumulation de retards.

Bien que le premier semestre soit en partie consacré à des révisions (approfondies) des connaissances (de Terminale en particulier), après quelques mois de présence les étudiants se rendent compte que pour réussir à l'université il faut des **acquis solides** et que les lacunes du lycée peuvent réellement hypothéquer les chances de réussite mais aussi la poursuite du cursus engagé.

Etre assidu dans un système sans contrainte et fournir un travail régulier sans obligation nécessitent sur la durée une **motivation importante** : savoir pourquoi on est là (en ayant un projet étudiant et/ou professionnel clair) aide à acquérir la persévérance nécessaire à la reproduction des efforts, en particulier quand les doutes apparaissent suite aux premiers résultats.

"Au premier entretien j'avais dit que c'était l'assiduité mais après je me suis rendu compte que, apparemment, il n'y avait pas que l'assiduité qui faisait. Je pense qu'il faut vraiment être réveillé et quand on est en cours il ne faut pas se croiser les doigts et attendre que ça se passe. Je participe beaucoup au cours parce que si non on ne se rend pas compte qu'on a faux tant qu'on ne le fait on ne se rend pas compte qu'on n'arrive pas à le faire. Une fois qu'on a ça après vraiment tout le monde peut réussir. Après c'est sûr, je pense qu'il faut avoir les bases de l'année d'avant si on n'a pas bossé au lycée, je pense qu'on prend vraiment une claque parce que tout ce qu'on a appris au lycée est réutilisé et plus poussé". L1 validée.

"Il faut être motivé pour réussir à l'université parce que si on n'est pas motivé on ne voudra pas venir en cours et puis il faut choisir la licence qu'on aime vraiment, il ne faut pas choisir une licence qui ne nous plaît pas parce qu'on sera plus tenté de ne pas venir, et puis il faut s'accrocher même aux matières qu'on n'aime pas parce qu'on sait que dans quelques années ce sera fini (...). Il faut être assidu en cours, c'est très important, il faut aussi se donner du travail à la maison, voir ce qu'on ne comprend pas". L1 validée.

"Pour réussir, il faut être assez autonome, travailler de soi même et ne pas être influençable : faut vraiment suivre son but, si on veut réussir il faut travailler, il faut écouter, ce n'est pas parce que les autres font n'importe quoi qu'il faut le faire ; et puis après il faut savoir se remettre en question, être capable de se dire "il faut que je travaille" ". L1 validée.

... les étudiants en parlent

"Il n'y a pas de mystère, c'est la présence. On le voit, sur 8 présents, 6 qui sont pris, par contre 8 présents [en cours] sur 30 inscrits. C'est ça qui fait la différence, il n'y a pas à chercher plus loin. Ce n'est pas les méthodes d'enseignement ou la difficulté [des enseignements]. C'est la présence en cours qui fait que tu as toutes les chances de valider la L1 et un minimum de boulot aussi". L1 validée. Entretien après les résultats de l'année.

"[Que faut-il pour réussir ?] je dirai : suivre les TD à tous prix, si tu les manques c'est foutu, tu peux pratiquement dire que tu as raté ton année. Et savoir se débrouiller seul : on ne sera pas toujours accompagné ; il faut savoir se fixer des limites et des contraintes pour réussir et être motivé à travailler". L1 validée. Entretien après les résultats de l'année.

"Pour la licence, la première année, je donnerais les mêmes conseils qu'on m'a donnés déjà au lycée : réviser le soir après chaque cours qu'on a eu dans la journée, passer une ou deux heures à la BU chaque soir, pour que ça reste en tête ; et bien suivre au moment du cours, c'est très important. Ça aide d'être assidu. Au collège il suffisait d'être assidu et on avait des bonnes notes, au lycée il fallait réviser un peu derrière, et là... il faut faire plus. Donc : travailler un minimum et écouter, s'intéresser vraiment au cours, comme ça quand on le revoit, on a déjà des souvenirs et on pourra mieux l'apprendre". L1 non validée. Entretien après les résultats de l'année.

"Je dirais au bachelier d'aller au tutorat au premier semestre, d'aller aux colles surtout, à toutes les colles, et d'essayer de revoir chaque cours le soir ou le lendemain, de ne pas attendre, parce que c'est l'erreur que j'ai faite. Et, c'est vraiment handicapant de laisser un cours plusieurs semaines sans le revoir, parce que cela s'empile alors que si le soir on relit juste le cours déjà il sera un peu dans notre tête". L1 validée. Entretien après les résultats de l'année.

"Si on est un élève moyen comme moi, le premier semestre n'est pas forcément très compliqué, après le second semestre il faut fournir une bonne dose de travail pour se maintenir à niveau. C'est vrai qu'en Terminale je ne travaillais pas énormément, c'était loin de ce que je faisais ici en tout cas, c'est limite si je ne me surprends pas moi-même, parce que je ne savais pas que j'étais capable de bosser autant". L1 validée. Entretien après les résultats de l'année.

"S'impliquer dans ce qu'on fait ; ça je pense que c'est valable dans toutes les filières. Pas avoir peur, parce que déjà moi la fac au début je la trouvais super grande, j'étais relativement impressionné par le fait qu'on ait des professeurs chercheurs dès le S1". L1 validée. Entretien après les résultats de l'année.

"Il faut principalement travailler régulièrement et ne pas penser qu'il faut travailler juste pour les examens. Si on ne travaille pas pendant le semestre, aux examens de fin de semestre on se retrouve avec tout à rattraper. Il y a un truc aussi qui m'a dérangé c'est que j'ai dû rattraper mon programme de maths de Terminale au 1er semestre pour pouvoir faire le programme du S1. Etre à jour en Terminale donc ou vraiment beaucoup travailler au S1 sur les choses d'avant. Et au moins être à jour dans son programme de maths". L1 non validée. Entretien après les résultats de l'année.

La réussite au premier semestre de Licence ...

Le travail personnel. Les trois Directeurs d'études rencontrés dans le cadre de l'étude SITLU évoquent tous cette condition *sine qua non* de la réussite à l'université ; l'objet s'accompagne évidemment d'une quantité (*i.e.* un certain nombre d'heures de travail personnel à fournir) sur laquelle les acteurs institutionnels ont des avis partagés.

Car cette quantité de travail personnel à fournir dépend pour beaucoup du **niveau de l'étudiant** au moment de son entrée en Licence. Ce niveau est fort dépendant du type de baccalauréat obtenu, mais dépend aussi des **conditions d'obtention du baccalauréat** : avoir obtenu un baccalauréat général scientifique ne constitue en rien un gage de succès s'il l'a été dans des conditions "limites" (*i.e.* sans mention en particulier, ou d'une série scientifique où les mathématiques sont moins centrales, comme la série SVT).

Si la question de l'**assiduité** est à peine évoquée tellement elle est évidente, les Directeurs d'études insistent sur la **qualité de la présence** en cours : être présent est une condition nécessaire mais non suffisante si cette présence n'est pas active : être présent pour "prendre le cours" ou "attendre la correction des exercices" en remettant à plus tard la compréhension (au moins partielle) de l'enseignement hypothèque la juste acquisition des connaissances et, par conséquent, les résultats à venir de leur contrôle.

Enfin, réussir (à l'université) exige des efforts que la **motivation** permet de fournir plus volontiers : un étudiant qui sait clairement dans quels buts (projets d'études, projet professionnel) il suit ses cours sera plus enclin à fournir les efforts nécessaires à la réalisation de ses objectifs ; sa motivation lui permettra aussi de dépasser les difficultés qu'il rencontrera (charge horaire, difficulté des programmes, enseignants parfois peu pédagogues,...).

"Il faut qu'ils travaillent [pour réussir]. Il y a des étudiants qui pensent peut-être que s'ils viennent en cours, le fait d'être là, c'est travailler mais ce n'est pas ça. C'est bien d'être là et aussi être actif ! C'est bien pour l'étudiant s'il s'est rendu compte de ça car sans ça, il ne peut pas aller loin. Et en deuxième année, c'est plus dur, le niveau est plus élevé donc le travail personnel est encore plus important. En L1, on les chouchoute un peu, on les encadre, on fait beaucoup de choses pour eux, mais dans les années qui suivent on en fait un peu moins donc le travail personnel c'est encore plus important. [Le travail personnel] c'est fondamental, si les étudiants veulent réussir à l'université il faut plus de travail personnel. En L1, la majorité des étudiants c'est ça qui leur manque. Ils ne sont pas beaucoup, ils viennent et ils copient tout ce qu'on leur dit et c'est tout mais ça ne suffit pas. Ils copient tous les corrigés. S'ils ne travaillent pas chez eux pour comprendre, ils reviennent la fois suivante et c'est foutu (...). Même en TD parfois les étudiants ne travaillent pas : quand on fait un cours, on fait ensuite des exemples et on leur demande de faire un exercice et ils attendent".
Directeur d'études.

"Que faut-il à un bachelier pour réussir en L1... du travail personnel. Ce n'est pas évident, il n'est pas suffisant. Les étudiants ne passent pas assez de temps sur leurs cours pour pouvoir réussir décemment. S'ils travaillaient un petit peu plus [la réussite serait meilleure]. Le travail personnel on ne le maîtrise pas, les étudiants sont quand même des adultes, on ne peut pas se substituer à eux (...). Parfois je sais que c'est un gâchis monumental : un étudiant est bon mais il ne travaille pas, c'est dommage (...). Je ne pense pas que ce soit lié à l'époque, je pense que ça a tout le temps été comme ça". Directeur d'études.

... les acteurs institutionnels en parlent

“Qu'est-ce qu'il faut aux étudiants pour réussir ? La motivation au départ, savoir pourquoi on est là en Licence, ça c'est super important. Quand on n'a pas de motivation au départ, c'est difficile [de réussir]. On demande aux étudiants d'être autonomes mais s'ils n'ont pas un projet derrière, ils se démotivent. On est surpris parfois : on a des étudiants qui ont des mentions “Bien”, “Très bien” au bac et qui se plantent [en première année de Licence] parce qu'ils ne savent pas trop pourquoi ils sont là. Parfois, en discutant avec eux, on se rend compte que c'est papa et maman qui veulent qu'ils fassent ces études [licence scientifique]... On a des étudiant qui [après leur première année] partent après en fac d'histoire ou ailleurs (...); très peu de ces étudiants le vivent réellement comme un échec, il faut quelquefois passer par un échec pour mûrir et trouver sa voie... Il faut aussi avoir un certain niveau de départ, qu'ils ne soient pas trop mauvais (...). Depuis que je suis à l'UFR, j'ai assisté à plein de réunions, c'est une question qu'on se pose vraiment en tant qu'enseignant : “comment peut-on aider les étudiants à réussir?”, on n'a pas forcément de réponse (...) j'ai vraiment du mal à savoir pourquoi ça marche pour certains étudiants et pas pour d'autres, c'est compliqué. C'est sûr que si on sélectionnait, on aurait des meilleurs taux de réussite mais je ne sais pas si c'est la solution, on en laisserait de côté aussi (...). On a une mission de Service Public, mais il y a beaucoup d'études qui ont montré qu'un étudiant qui a une ou deux années de retard, qui n'a pas eu de mention au bac, a très peu de chance de réussir ; ça je crois que les gens ne le savent pas. C'est quand même du gâchis de dire qu'on laisse certains étudiants s'inscrire alors qu'on sait à l'avance qu'ils n'ont aucune chance d'y arriver ; ça coûte cher à la société et pour ces étudiants ce sont des années de gâchées. Dans nos Licences on a surtout des bacheliers S, qui ont du background quand ils arrivent, mais parfois ils ne sont pas armés pour suivre”. Directeur d'études.

“Il n'y a pas de recette miracle [pour améliorer la réussite en première année de Licence] et le problème vient en partie des étudiants et en partie de nous [les enseignants, les responsables des maquettes pédagogiques]. Il y a des problèmes de personnes [d'enseignants] et il y a des problèmes de programmes, d'Unités [d'enseignement] qui sont beaucoup trop ambitieuses par rapport aux étudiants qu'on a actuellement et même ceux qu'on avait il y a 20 ans. Ce qui se passe, c'est qu'avec cette masse de connaissances acquises en plus qui s'accumulent en Master, il y a plein d'unités qui sont descendues de Master à Licence et on se retrouve avec beaucoup plus de choses à faire avec moins d'heures [pour les faire]. Tout le monde dit “on ne comprend pas, comment ça se fait que les étudiants n'y arrivent pas ?” Pour moi c'est simple : les programmes sont trop denses (...). Parfois aussi, les étudiants ont des lacunes tellement importantes qu'on se demande s'il ne faut pas créer quelque chose d'autre pour eux, pour les aider à rattraper [le niveau], parce qu'ils s'essouffent aussi s'ils voient qu'ils ne réussissent pas. Si on met la barre trop haute tout de suite, ces étudiants [qui ont des lacunes] n'arrivent pas à rattraper leur retard (...). Et je ne parle pas des bacheliers technologiques ou professionnels qui nous arrivent : on leur dit “vous avez 0% de chance de réussir” et eux répondent “non, moi je vais y arriver !” et on n'a aucun moyen de leur interdire de s'inscrire (...). Quelqu'un qui a son bac haut la main, comme on le voit dans le profil PEIP, tient la route (...), au premier semestre en PEIP le taux de réussite est de 98% ! Ce sont les mêmes cours [que dans les autres profils] et souvent les mêmes enseignants”. Directeur d'études.

Déjà publiés

- Grivillers E., *Une année en licence. Suivi Individualisé de la Transition Lycée Université. Rapport introductif*, OFIP-Lille 1, édition de novembre 2013, 110 pages.
- Grivillers E., « L'orientation et la préreentrée en L1 », *OFIP Publication*, n°99, OFIP-Lille1, décembre 2013, 12 p.
- Grivillers E., « Les premières semaines du S1 : découverte des aspects pédagogiques », *OFIP Publication*, n°100, OFIP-Lille1, mars 2014, 12 p. et son cahier central «Une figure du décrochage», 12 p.



Toutes les publications de l'étude SITLU sont consultables et téléchargeables sur le site : www.univ-lille1.fr/ofip - Menu "Suivi de parcours", onglet "Licence".

Recommandations bibliographiques

- Alava S., « Médiation(s) et métier d'étudiant », *BBF*, tome 44, n°1, 1999.
- Boudrenghien G., Frenay M., Bourgeois E., *La transition de l'enseignement secondaire vers l'enseignement supérieur : antécédents de l'engagement de l'élève envers son but de formation*, CPU-GIRSEF, Les cahiers de recherche en éducation et formation, n°70, septembre 2009.
- Fouquet S., « Parcours et réussite en licence et en master à l'université », MESR, *Note d'information*, 13.02.
- Frickey A. (coord.), « La socialisation des étudiants débutants, expériences universitaires, familiales et sociales », DPD/MEN, *Les dossiers d'éducation et formations*, n°115, juin 2000.
- Grivillers E., *Les parcours de Licence à Lille 1 ; entrants 2007/2008*, OFIP-Lille 1, janvier 2013.
- Gruel L., « Les conditions de réussite dans l'enseignement supérieur », *OVE infos – la lettre de l'OVE*, n°2, avril 2002.
- Jugel M., Lecigne A., Saada Y., « L'allégeance comme facteur différentiel de socialisation universitaire », in *L'orientation scolaire et professionnelle*, vol. 39, n°4, 2010.
- Plan pluriannuel pour la réussite en Licence, Document d'orientation, MESR.
- Romainville M., Vieillevoye S., Wathelet V., « Maîtrise des prérequis et réussite à l'université », in Romainville M. & Michaut C., *Réussite, échec et abandon dans l'enseignement supérieur*, De Boeck, 2012.



Site du MEN, « L'université, un choix qui me réussit ». <http://www.luniversite-me-reussit.fr/>